



**HAL**  
open science

# Le pénis en littérature, des fabliaux aux romans libertins des Lumières : représentations, fantasmes, substituts

Didier Foucault

## ► To cite this version:

Didier Foucault. Le pénis en littérature, des fabliaux aux romans libertins des Lumières : représentations, fantasmes, substituts. 2013. halshs-01008773

**HAL Id: halshs-01008773**

**<https://shs.hal.science/halshs-01008773>**

Preprint submitted on 17 Jun 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Foucault  
FRAMESPA (CNRS/Université Toulouse-Jean Jaurès)

**Le pénis en littérature  
des fabliaux aux romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle :  
représentations, fantasmes, substituts**

New-York University of Paris  
24/05/2013  
Journée d'étude : « Histoire du pénis »  
Intervention orale non publiée

Parce qu'il englobe une longue période de plus de six siècles et, qu'au bout du compte, il traite d'un corpus littéraire important, le propos que je tiendrai ici est à la fois ambitieux et modeste. Ambitieux, de par le programme qu'il se fixe ; modeste parce qu'en une trentaine de minutes, je ne pourrai tisser que les linéaments très imparfaits de ce qui pourrait être une histoire littéraire du pénis, de la fin du Moyen Âge au Siècle des Lumières.

Dans ces limites, le premier dessein de ce travail est de baliser les genres littéraires qui ont fait du pénis un objet de littérature ; le second est de souligner quel arrière-plan social et idéologique révèle ce type de littérature par la représentation qu'elle en donne ; le troisième est de mettre en évidence quelques thèmes, certains récurrents, d'autres spécifiques à une période, qui le mettent en scène.

Sans nier l'importance d'autres problématiques, celles qui se rapportent aux usages du pénis – masturbation, coït vaginal, sodomie, fellation... – je n'aborderai que de manière incidente ces questions. Il y avait là matière à de longs exposés mais le mien se concentrera sur les représentations, l'imaginaire et les fantasmes. Autant d'objets qui se prêtent bien à un usage littéraire fictionnel, quand bien même ils se donneraient à lire comme réalistes ou autobiographiques.

Pour ce faire, j'ai choisi d'illustrer mon propos avec des extraits d'œuvres représentatives des différents genres que j'aborderai. Quelques-unes sont connues, d'autres le sont beaucoup moins, victimes qu'elles ont été d'un ostracisme tenace qui tient la littérature libertine, érotique ou pornographique comme négligeable... quand on le la considère pas encore comme inconvenante.

\*

Aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, le fabliau est un genre littéraire très prisé. Il s'agit de petites pièces qui traitent, sur un mode facétieux, de sujets variés et de nature triviale. Les choses du sexe et les déboires conjugaux offrent une gamme de situations cocasses, dans lesquelles le vilain est berné par son épouse et un galant rusé ; les moins retors d'entre eux n'étant pas les moines ! La sexualité occupe ainsi une place importante dans nombre de fabliaux : une sexualité bon-enfant, qui s'exprime sans grandes précautions de langage ; une sexualité qui se présente comme une préoccupation normale, sinon naturelle, des protagonistes. Ce qui témoigne que, pour les auteurs de ces textes et ceux qui appréciaient leurs œuvres, écrire dessus ne semblait pas poser de problème. Mieux, il y avait un réel plaisir à en parler ; une réelle délectation, qui – le fait mérite

d'être souligné lorsqu'on se penche sur l'évocation littéraire du pénis – importe autant, sinon plus, à la femme qu'à l'homme. Au Moyen Âge, le pénis n'est donc pas exclusivement, loin s'en faut, une affaire d'homme ; il concerne au premier chef la femme puisque, pour les auteurs de fabliaux, c'est l'instrument de son plaisir érotique.

Par exemple, dans *Les quatre souhaits de saint Martin*, un vilain, à qui le saint offre d'exaucer quatre vœux, se laisse convaincre de réaliser en premier lieu celui que lui dicte son épouse :

Je demande au nom de Di,  
Que vous soyez de vits chargé,  
Qu'il ne vous reste de l'œil au pied  
Ni visage ni bras ni côté  
Qui ne soit de vits planté.  
Et qu'ils ne tombent mous ni pendouillent,  
Mais qu'ils aient à chacun leurs couilles.  
Que toujours soient les vits tendus,  
Que vous sembliez l'homme cornu.

Quand elle eut fini de souhaiter, les vits commencèrent à lui pousser. Ils lui saillirent le nez, et par la bouche et de tous les côtés.

Vits il eut long  
Et vits trapus,  
Vit courts, vits grands  
Et vits pointus.  
Vits arrondis,  
Épais, gros vits.

Il n'y avait sur le vilain nul os ni membre dont ne saillit un vit merveilleux. Les vits sortirent même de ses genoux<sup>1</sup>.

Une étude approfondie de ce texte autoriserait un parallèle avec les récits sur le Pays de Cocagne, terre d'abondance en victuailles, rêve de populations souvent confrontées à la disette. L'épouse, elle, ne veut pas se remplir la panse de telles nourritures. Elle pense à bien autre chose ! Se profile le portrait-type de la femme sexuellement insatiable et lubrique. On ne peut pas non plus manquer de souligner l'effet jubilatoire que procure la description de ces vits aux caractères morphologiques variés, riches en effet comiques. On retrouve une thématique proche dans *Le Souhait réprimé* :

Dans son sommeil, je vous dis sans mentir, que la dame [...] songea qu'elle était à un marché annuel. Vous n'avez jamais entendu parler d'un pareil. Il n'y eut ni comptoir, ni aune, ni magasin, ni baraque, ni échange, ni table, ni boutique où l'on vendit fourrure, petit-gris ou menu-vair, ni toile de lin, ni drap de laine, ni mordant, ni bois de brésil, ni cochenille, ni autre marchandise. Il y eut seulement des couilles et des vits. Mais de ceux-ci il y eut en quantité. Les magasins en étaient pleins et les chambres et le grenier et tous les jours des porteurs chargés de vits, venaient de tous les côtés en charrettes et en chars. Quoique beaucoup y vinsent ce n'était point pour rien, car chacun vendait bien sa charge. Pour trente sous on en avait un bien et pour vingt sous un beau de fière allure. Et il y eut même des vits pour les pauvres. On en emportait un petit pour dix, neuf ou huit sous. On vendait au détail, on vendait en gros. Les meilleurs étaient les plus gros, les plus chers et les mieux gardés<sup>2</sup>.

Outre la thèse de l'abondance, ce fabliau, en mettant à la portée de chacune la possibilité de se procurer un vit, semble promouvoir ce que – dans notre langue contemporaine – l'on pourrait considérer comme une revendication démocratique et féministe de l'accès au plaisir vénérien

<sup>1</sup> « Les quatre souhaits de saint Martin », in *Contes pour rire ? Fabliaux des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 10/18, 1977, p. 60.

<sup>2</sup> Jean Bodel, « Le Souhait réprimé », *ibidem*, p. 138.

pour toutes. Le songe décrit ici – car il s’agit de cela - est précédé d’une phase de demi-conscience qui ancre le récit dans le vécu psychologique du fantasme féminin. Qu’importe que, dans ce fabliau comme dans le précédent, la dure réalité s’impose à la fin du récit et justifie une moralité convenue et fataliste. L’essentiel n’est-t-il pas d’avoir fait rêver avec leurs héroïnes, lecteurs et lectrices (et souvent auditeurs et auditrices), d’un monde où l’on n’aurait d’autres soucis que ceux d’un hédonisme qui donnerait le pouvoir de jouir pleinement des plaisirs que la nature offre à chacun ici-bas ?

La veine littéraire du fabliau s’est prolongée à la Renaissance sous la forme de contes et de récits romanesques ; les *Cent nouvelles nouvelles*, composées à la cour de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle, constituant, *via* le modèle italien tiré de Boccace et du Pogge, une transition entre ces deux genres. Les *Bigarures* de Taboureaux, l’*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, le *Moyen de parvenir* sont des recueils de nouvelles et de contes qui fourmillent d’anecdotes piquantes et grivoises. Le sommet est, bien sûr, atteint par Rabelais. De son œuvre protéiforme, tirons un extrait qui présente avec quelle attention Madame de Merville veille à la protection du bien le plus précieux de son mari avant son départ à la guerre :

Pour ceste et aultres causes le seigneur de Merville essayant quelque iour un harnoys neuf, pour suyvre son Roy en guerre (car du sien antique et demy rouillé plus bien servir ne pouvoit, à cause que de puis certaines années la peau de son ventre s’estoit beaucoup esloignée des roignons) sa femme consydera en esprit contemplatif, que peu de soing avoit du paquet et baston commun de leur mariage, veu qu’il ne l’armoist que de mailles, feut d’advis qu’il le munist tresbien et gabionnast d’un gros armet de ioustes<sup>3</sup>, lequel estoit en son cabinet inutile. D’icelle sont escriptz ces vers on tiers livre du Chiabrena des pucelles.

Celle qui veid son mary tout armé,  
Fors la braguette aller à l’escarmouche,  
Luy dist. Amy, de paour qu’on ne vous touche,  
Armez cela, qui est le plus aymé.  
Quoy ? tel conseil doibt il estre blasmé ?  
Le diz que non: Car sa paour la plus grande  
De perdre estoit, le voyant animé,  
Le bon morceau, dont elle estoit friande<sup>4</sup>.

\*

Mais si ce genre littéraire gaillard trouve encore un public à la Renaissance et jusqu’au temps du « Gascon » Henri IV, qui portait sa virilité conquérante aussi haut que son panache blanc, d’autres tendances étaient à l’œuvre dans la société comme dans la littérature. Résumons cela en traçant les trois traits majeurs de cette évolution.

Sur le plan religieux, dès les derniers siècles du Moyen Âge s’affirme un courant qui rejette les pratiques jugées magiques et superstitieuses de la religion dite populaire au profit d’une expérience de la foi plus exigeante, plus intériorisée et allant jusqu’au mysticisme. Cet idéalisme est renforcé par l’influence du platonisme au XV<sup>e</sup> siècle. Il se manifeste dans la *devotio moderna*, puis dans les courants issus de la Réforme et de la contre-Réforme au XVI<sup>e</sup> siècle, et même dans le jansénisme et le quiétisme au XVII<sup>e</sup>. Il tend ainsi à renforcer la diabolisation de la sexualité humaine en opposant les plaisirs et les tentations de la vie terrestre aux béatitudes *post-mortem* de l’âme du chrétien, qui a gagné son salut par une vie d’abstinence et de pénitence.

---

<sup>3</sup> Casque solide et volumineux.

<sup>4</sup> François Rabelais, « Comment la braguette est première pièce de harnais entre gens de guerre », *Tiers Livre*, chap. VIII.

Sur le plan sociopolitique, l'encadrement du territoire devient de plus en plus urbain et passe sous la coupe de monarques absolutistes. Cela tend ainsi à généraliser un modèle de vie policée où domine le contrôle des pulsions. Le développement des sociétés de cour hisse cette norme en critère de distinction sociale, ce que Norbert Elias appelle « la civilisation des mœurs ».

Sur le plan littéraire, un processus de normalisation de même ordre est à l'œuvre. Salons, académies et, à partir de 1635 et de sa création par Richelieu, Académie française régissent la littérature. Ce courant trouve ses racines profondes dans la courtoisie médiévale. Il est renforcé par le platonisme florentin, les interdits religieux et les modes de la préciosité et de la société de cour. Il exalte un traitement poétique ou romanesque de l'amour idéalisé et dématérialisé. Le pénis, au même titre que ce qui se rapporte au « bas corporel » cher à Mikhaïl Bakhtine, n'a plus droit de cité dans un texte littéraire digne de ce nom. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, de telles préoccupations se font jour dans certains fabliaux. En témoigne cet échange entre une mère et sa fille à propos du pénis :

- Ma fille, ne soyez ni bavarde ni trop raconteuse. [...]. Et je vous défends une chose par-dessus toute autre : de ne jamais nommer cette chose que les hommes portent pendante. [...]
- Mère, dites-moi ce que c'est et comment elle s'appelle.
- Tais-toi ma fille, je n'ose pas le dire.
- Est-ce la chose qui pend entre les jambes de mon père, Dame ?
- Taisez-vous, ma fille. Nulle femme, à moins d'être de mauvaises mœurs, ne doit jamais parler de cet engin de pêche qui pendouille entre les jambes de ces hommes.
- Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à nommer cela ? Est-ce ce dont on pêche ?
- Taisez-vous, ma fille, vous êtes folle ! Ne dites pas cette parole ! Cet engin n'a pas de nom. Nous femmes, nous ne devons jamais le nommer de nulle façon, ni ouvertement, ni en secret<sup>5</sup>.

Là encore, c'est la femme, en l'occurrence ici la jeune fille instruite par sa mère, qui est en scène, mais c'est pour occulter la chose tout en taisant le mot qui la désigne. Et cela en dépit d'une curiosité naturelle qui pousse l'adolescente à percer ce secret si bien gardé.

Sur le plan littéraire, la transgression de cet interdit devient un thème récurrent des premiers chapitres des romans d'initiation libertine, à l'exemple d'un des plus célèbres d'entre eux : *Thérèse philosophe*. Avant d'être déniaisée, la jeune fille raconte quelle expérience contrariée et culpabilisante elle a de la connaissance du sexe de l'homme. Il y a d'abord la découverte naïve lors de jeux enfantins :

Ce que nous appelions *la guigni* des garçons nous servait de jouet, nous passions et repassions cent fois la main dessus, nous le prenions à pleine main, nous en faisons des poupées, nous baisions ce petit instrument dont nous étions éloignées d'en connaître le prix<sup>6</sup>.

Ce sont là des jeux qui ne prêtent pas à conséquence, qui peuvent, au demeurant, se trouver accompagnés du spectacle offert par les animaux domestiques lors de leurs accouplements. Mais, très vite, à côté des parents, se profile une ombre plus menaçante : celle du confesseur. Rappelons que les catholiques ont valorisé au Concile de Trente la confession fréquente et qu'une des préoccupations de ces directeurs de conscience est de contrôler les pratiques sexuelles et les pensées lubriques des fidèles ; les jeunes en tout premier lieu, puisqu'ils sont, plus que tous autres, exposés à la luxure. Thérèse en fait elle-même l'expérience :

---

<sup>5</sup> « De l'épureuil », in *Contes pour rire...*, *op. cit.*, p. 167-168.

<sup>6</sup> Jean-Baptiste de Boyer d'Argens ( ?), *Thérèse philosophe* (1748), in *Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, R. Laffont/Bouquins, 1993, p. 578.

Gardez-vous encore avec plus de précaution de ce morceau de chair des jeunes garçons de votre âge, qui faisait votre amusement dans le grenier : c'est le serpent, ma fille, qui tenta Ève, notre mère commune. Que vos regards et vos attouchements ne soient jamais souillés par cette vilaine bête, elle vous piquerait et vous dévorerait infailliblement tôt ou tard. [...] Les serpents que vous avez eu la témérité de toucher étaient encore trop jeunes, trop petits pour opérer ces maux dont ils sont capables. Mais ils s'allongeront, ils grossiront, ils s'élanceront contre vous : c'est alors que vous devez redouter l'effet du venin qu'ils ont coutume de darder avec une sorte de fureur, et qui empoisonnerait votre corps et votre âme<sup>7</sup>.

\*

Ce tabou social, qui entoure la désignation des choses du sexe et qui est également devenu un tabou littéraire, les auteurs l'ont contourné en se donnant des airs savants, voire pédants :

Les Latins le nomment *veretrum* [terme générique tiré de *vereor* : craindre], *mentula*, *penis* [queue], *phallus*, *taurus* [taureau], *machaera* [sabre], *pessulus* [verrou], *peculium* [donation faite à son épouse], *vas* [instrument], *vasculum*, *pomum* [arbre fruitier], *nervus*, *hasta* [lance], *trabs* [poutre], *palus* [poteau], *muto*, *verpa*, *colei*, *scapus*, *caulis* [différentes désignations de la tige], *virga* [baguette, verge], *pilum* [pilon, javelot], *fascinum* [charme], *cauda* [queue], *mutinus* [équivalent latin du dieu Priape], *noctunus* [hibou, oiseau nocturne], *columna* [colonne], appellations prises, les unes au sens propre, les autres au sens figuré.

En dehors de l'office de Vénus, le nerf de l'homme gît inerte ; mais pour cette besogne, il se redresse, il se gonfle, il entre en fureur, il prend ses dimensions qui d'abord nous frappent d'une frayeur terrible ; il cause aux vierges une cuisante douleur, mais bientôt il leur procure une volupté suprême qui l'emporte de beaucoup sur la crainte et sur la douleur<sup>8</sup>.

Dans sa forme, cet extrait s'inspire des traités médicaux du XVII<sup>e</sup> siècle, qui comportent ce type d'inventaire philologique et érudit. La description de l'érectilité de l'organe emprunte également, en le subvertissant, le modèle médical.

Cette chose dont on ne doit plus écrire le nom disparaît-elle pour autant de la littérature ? Si l'on en croit bien des histoires littéraires et des anthologies, l'on serait tenté de répondre oui. Il est vrai que le modèle classique tend à s'imposer en poésie et, avec lui, des normes de pudeur et de réserve quant aux thèmes traités et au lexique employé ; on ne saurait pourtant oublier que des poètes, notamment ceux du premier XVII<sup>e</sup> siècle, ont réactivé la veine gaillarde et « satyrique » (le y étant de mise, avec toutes les équivoques que cela implique !). C'est par centaines qu'on peut dénombrer les pièces érotiques et, disons-le tout net : pornographiques, attribuées à François Maynard, Théophile de Viau, Charles de Cigogne, Pierre Motin, Guillaume Colletet, Jean Auvray, Claude Le Petit, Claude de Chauvigny de Blot et à tant d'autres. Pour désigner les trois organes privilégiés par ce type de littérature, un monosyllabe suffit amplement : con, cul ou vit.

De ci de là, cependant, pour ne pas accabler le lecteur de trop de vits, quelques fantaisistes s'autorisent une latinisante « mentule » (*mentula*), un précieux « Priape », un italianisant « cas » (*cazzo*), une martiale « alumelle » (sorte d'épée), un vulgaire « tripart », un besogneux « marteau », enfin un très en vogue « zest » ; les écrivains en manque d'imagination se contentant de « manche » ou d'« aiguille »... Figure centrale de la priapée, le sexe des hommes doit avant tout être de taille appréciable. La bonne mesure étant le « vit d'aze » (d'âne). N'est-ce pas le plus cher vœu de leurs compagnes<sup>9</sup> ?

Une si redoutable comparaison, offre parfois l'occasion de joindre à son propos des considérations pseudo-féministes sur la taille des attributs des compagnons de ces dames :

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 580.

<sup>8</sup> Nicolas Chorier, *Les dialogues de Luisa Sigea* (1659), Paris, éd. Arcanes, 1953, p. 53.

<sup>9</sup> Didier Foucault, *Histoire du libertinage des goliards au marquis de Sade*, Paris, Perrin, 2007.

Ces petits vits, desquels l'enflure  
À peine garnit l'ouverture  
Des cons, voire les plus petits,  
Sont haïs de nous autres filles,  
Et les estimons inhabiles  
À chatouiller nos appétits. [...]

Nous aimons les vits dont les râbles  
Bouchent tout à plein nos étables,  
Mettant le nez en chaque coin,  
Qui avancent, et qui reculent,  
Qui s'allongent et qui s'acculent  
Maintenant près, maintenant loin<sup>10</sup>.

En fait, ces textes, en dépit des apparences, ne s'embarrassent pas le moins du monde de féminisme. Les satires de femmes vieilles, laides, sales et tout particulièrement celles des prostituées y sont violentes et ordurières. Le rire n'est plus le rire bon-enfant des fabliaux et de Rabelais. C'est un rire de coteries libertines qui exaltent – en jouant parfois sur l'autodérision – les valeurs viriles. François de Maynard, un des principaux disciples de Malherbe et auteur proluxe de priapées, exploite la veine des prouesses sexuelles de ces « surmâles » avant l'heure ; elles annoncent le petit-fils d'Hercule – héros d'un roman éponyme du XVIII<sup>e</sup> siècle – ou les « mirebalais » des récits de Sade. Trois de ces pièces en donnent une belle illustration :

C'est que sans forcer ma nature,  
Sans manger chapon ni faisans,  
Ni pigeons aux amours duisants,  
Et sans me mouvoir la pensée,  
J'ai, debout depuis quatorze ans,  
Foutu cinq coups d'une dressée.

\*

Pierre, ce Gascon enragé,  
D'un si beau vit est partagé  
Et d'une mentule si grande  
Que la nouveauté m'en ravit ;  
Car, ô prodige ! lorsqu'il bande  
Il peut se moucher de son vit.

\*

Jamais femme n'a tant perdu !  
Ce drôle entra le nerf tendu  
Dans le creux de la sépulture  
Et m'a-t-on dit qu'un esprit fort,  
Qui le vit en cette posture,  
Crut qu'il voulait foutre la mort<sup>11</sup>.

Instrument du plaisir masculin et féminin, le pénis se trouve exposé à un mal terrible, dont toutes les nations de l'Europe se rejettent la paternité : la syphilis. La poésie baroque ne dédaigne pas de faire jouer les ressorts les plus répugnants de la vogue burlesque et grotesque pour

---

<sup>10</sup> Charles de Cigogne, « Stances » (1618), *Les Œuvres satyriques complètes*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1920, p. 158-159.

<sup>11</sup> François de Maynard, « Priapées », in Louis Perceau, *Le Cabinet secret du Parnasse. François de Malherbe et ses escoliers*, Paris, Au Cabinet du livre, 1932, respectivement p. 88, 87 et 142.

culpabiliser la femme, considérée comme le vecteur principal du mal vénérien... Quitte, comme Théophile qui penchait volontiers de ce côté-là, à promouvoir l'alternative de la sodomie :

Phyllis, tout est foutu, je meurs de la vérole,  
Elle exerce sur moi sa dernière rigueur :  
Mon vit baisse la tête et n'a point de vigueur,  
Un ulcère puant a gâté ma parole. [...]  
Moi-même, en cet état, je ne m'ose toucher.  
Phyllis, le mal me vient de vous avoir foutue !  
Mon Dieu ! Je me repens d'avoir si mal vécu,  
Et si votre courroux à ce coup ne me tue,  
Je fais vœu désormais de ne foutre qu'en cul <sup>12</sup>!

Pour comprendre la violence de ces propos et leur caractère délibérément scandaleux, il faut se replacer dans le contexte des années 1600-1620 : une période de relâchement des mœurs, après le traumatisme des guerres de Religion., suivie au début des années 1620, au moment où Théophile compose son sonnet, par une reprise en main vigoureuse de la situation par les dévots. Le poète imprudent a payé la publication de ces vers par un embastillement de deux années. Il ne sauva sa tête que de justesse ; quatre décennies plus tard et pour de semblables motifs, le poète Claude Le Petit n'eut pas sa chance ; il périt sur le bûcher en 1662. Entre ces deux dates et jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, l'exaltation d'une sexualité libre et débridée est en effet devenue un combat dangereux.

À la mort du roi Soleil et à partir de la régence du libertin Philippe d'Orléans, la censure des dévots est de moins en moins en mesure de faire face au déferlement d'une littérature romanesque qui transgresse sans vergogne les barrières hérissées au siècle précédent. Certes, il faut encore user de multiples subterfuges : récits fantastiques et contes orientaux servent souvent de prétextes. Diderot, dans *Les Bijoux indiscrets*, va jusqu'à écrire en anglais, en italien et en latin les passages les plus scabreux de son roman. À l'exemple de ce récit où Cypria raconte qu'un seigneur « la pénétra six fois le jour et tout autant la nuit. Sa queue jetait des étincelles comme celle d'une comète » ; ou de celui où il évoque un seigneur Lorrain aux « couilles rugueuses et desséchées » mais pourvu d'un phallus « si long et si épais » qu'elle n'en recevait « à peine la moitié »<sup>13</sup>.

\*

On ne saurait terminer cette évocation du pénis sans traiter de deux thèmes qui s'y rapportent directement : le godemiché et le clitoris des tribades.

Le godemiché, substitut du pénis utilisé par les femmes seules – les veuves et les vieilles notamment – mais aussi les lesbiennes, est un instrument qu'évoque souvent la littérature érotique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Cigogne lui a consacré un poème, dont le titre *Godemichy* rappelle l'étymologie latine (*gaude mihi*, donne-moi de la joie) et où il détaille les avantages et inconvénients des différents modèles en usage en son temps :

Mais je me plains que tout le jour,  
Fuyant même le nom d'amour,  
Vous contrefaites la doucette,

<sup>12</sup> Théophile de Viau, « Sonnet » (1623), *Œuvres poétiques*, Paris, Classiques Garnier, 2008, p. 385

<sup>13</sup> *He water'd me six times a day, and as often o' nights. His pickt like a comet's tail shot flaming darts ; Illi, rugosi et contracti Lotharingo more coli, et eo usque longa, crassaque mentula, ut dimidiam nondum acciperem* ; Denis Diderot, *Les Bijoux indiscrets*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, Chapitre XLVII, p. 260-261.



Cependant que, toute la nuit,  
Vous prenez un nouveau déduit  
Avec un manche d'époussette. [...]

Une autrefois, il faut choisir  
Le temps, le lieu, et le plaisir  
De vous caresser à votre aise ;  
Usant de ces bâtons polis  
Dont l'on rehausse les gros plis  
Et les bouillons de votre fraise.

Ceux de velours ne coulent pas,  
Ceux de satin deviennent gras,  
Et sont rudes à la couture ;  
Ceux de verre, par un malheur,  
S'ils se cassaient, en la chaleur,  
Vous pourraient gâter la nature.

Il vaudrait bien mieux pratiquer  
L'amour même, sans se moquer,  
Sans aimer l'ombre de son ombre,  
Et sans un ébat tout nouveau,  
Vous jouer de quelque nouveau  
Ou d'un avorton de concombre<sup>14</sup>.

Les tribades, elles aussi hantent l'esprit et les textes des libertins. Leur clitoris, dont la partie externe ressemble à la tête d'un pénis et qui a la particularité d'être comme lui érectile, a une taille démesurée. Les traités médicaux du temps s'intéressent souvent à cette particularité anatomique exceptionnelle. On retrouve, à partir de références antiques identiques, les mêmes évocations dans la littérature libertine. Quasi inmanquablement, dans un cas comme dans l'autre, ces femmes, au genre incertain, renversent les rôles et, dans les ébats lesbiens, usent et abusent de cet appendice monstrueux. En lisant comment Sade, dans ses fantasmes, a réactivé ce thème rebattu, on peut évaluer combien, à la fin de l'Ancien Régime, les codes de la décence ont pu être bousculés sans ménagement :

- Tiens, Delbène, dit Élisabeth, regarde donc Volmar qui baise le cul de Juliette : elle la prend pour un petit garçon ; la garce veut l'enculer !

(Et remarquez que c'était la plus jeune qui parlait ainsi.)

- Ne sais-tu pas, dit Sainte-Elme, que Volmar est un homme ? Elle a un clitoris de trois pouces, et, destinée à outrager la nature, quel que soit le sexe qu'elle adopte, il faut que la putain soit tour à tour tribade ou bougre ; elle n'y connaît pas de milieu<sup>15</sup>.

\*

Le pénis, qui pendait presque innocemment aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles et se redressait naturellement pour accomplir sa besogne, parce que les dévots et la bienséance mondaine du Grand Siècle avaient tenté de le cacher de la vue de tous et de le proscrire de la littérature, était ainsi devenu une arme de combat contre l'obscurantisme et la pudibonderie au tournant de l'Ancien Régime et de la Révolution. Victoire temporaire, il est vrai, car la bourgeoisie triomphante qui l'avait exhibé avec provocation dans la littérature romanesque au Siècle des Lumières, sans doute effrayée par les potentialités subversives d'une revendication démocratique de la recherche du plaisir comme composante du bonheur, a encouragé, non sans hypocrisie, un retour en force de l'ordre moral au XIX<sup>e</sup> siècle, en le recouvrant, jusque bien tard dans le XX<sup>e</sup> siècle, d'un voile aussi pudique que ridicule.

<sup>14</sup> « Godemichy » (1609), *op. cit.*, p. 57-58.

<sup>15</sup> D.A.F. de Sade, *Juliette ou les prospérités du vice*, Paris, UGE 10/18, 1969, p. 26.